

mènent au fond d'une vallée solitaire la vie la plus pure et la plus douce, mais qui verront leur bonheur finir bien vite. La mort, cette faucheuse terrible, tranche devant elle tout ce qui respire, et, quand sa mission se trouve finie, quand il n'y a plus rien à glaner, elle devient à elle-même sa mort. Le Christ apparaît; il étend sur les mondes une croix qu'il tient à la main, et cette immense foule se partage aussitôt en deux. La séparation est faite, l'arrêt est exécuté et l'univers n'existe plus. Le poète sort de son rêve, et s'éveille baigné d'une froide sueur.

Voilà quelle est l'économie de ce poème élégiaque, peu *neuf* quant au fond, mais offrant des peintures originales, des images hardies, des traits saillants et quelques conceptions saisissantes. Les adieux que l'ange conducteur adresse à sa planète, sont un morceau noblement écrit et grandement pensé; l'épisode de ce jeune couple qui se promet des jours heureux et purs, au moment où ses rêves de bonheur vont finir dans les ruines de toutes choses, nous offre un gracieux contraste avec ce qui l'entoure, et un doux tableau où l'œil se repose un instant avec amour. C'est une touchante idée, une idée tendrement chrétienne que de nous montrer tout en deuil cette mère qui n'aura qu'une incomplète félicité si, au sortir des flammes expiatoires, elle n'em-mène avec elle son malheureux enfant.

Mais d'un autre côté je portais mes regards,
 Et je vis une femme aux longs cheveux épars;
 Le charme de ses yeux faillit troubler mon âme;
 Leur éclat brillait même à travers cette flamme,
 Jamais les doigts divins n'avaient, en si beau corps,
 Assoupli la matière à de si doux accords;
 Au repentir amer dont sa voix était pleine,
 Je vis qu'elle avait eu les jours de Magdeleine,
 Et que, dans les attraits dont le ciel l'embellit,
 S'était trouvé l'écueil où sa vertu faillit.
 Son cœur jeune et brûlant d'une ardeur sans mesure,
 Au lieu du créateur choisit la créature,